

## Écrivains du Maghreb

Naïm Kattan

Volume 2, numéro 2, juin 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1110999ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1110999ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kattan, N. (1966). Compte rendu de [Écrivains du Maghreb]. *Études françaises*, 2(2), 219–221. <https://doi.org/10.7202/1110999ar>

plations. « Que ne peux-tu rester toujours l'être des perspectives ! » s'écrie douloureusement l'auteur. Et ailleurs il confesse: « je n'ai rien trouvé de mieux en la Femme que son souffle d'enfant, de petite fille ». Quelle tentation ici, pour qui se pense versé dans les arcanes de la libido, de s'emparer de cette confession angélique pour cataloguer l'auteur ! Qu'on n'aille pas surtout faire de ce lunaire un inconscient satyre en quête de Lolitas ! Maxhim a devancé ces exégètes en insérant dans le cours du récit la caricature (à peine est-ce une caricature) du monsieur — ou des messieurs — qui s'intéresse(nt) aux petites filles. Ceci me conduit à parler du second aspect de l'ouvrage, le côté Maxhim.

Après l'hymne à la pureté (asexuée) qui fut illumination pour Tristan, voici les assauts que le monde livre à toute pureté: attentats quotidiens à la vérité, à l'authenticité (autres formes de la pureté), dans tous les milieux, politique, scientifique, littéraire ou artistique. Poncifs et pontifes, faux-semblants et faux espoirs, abjections et perversions — de l'esprit autant que de la chair — entrent tour à tour dans la ronde. Du poème lyrique nous basculons dans la sotie. Mais il n'y a pas coupure entre les deux mondes car, ô dérision cruelle, c'est Mabel la pure qui, par une sorte de métamorphose comme il s'en produit dans les rêves, est devenue la victime soumise aux pires attentats. On la retrouve d'abord poétesse-enfant-célèbre devenue petite machine à poèmes et plus loin gamine s'éveillant à la volupté, initiée aux jeux interdits par une « copine ». Mabel, colombe assassinée ! Nous avançons dès lors un pied dans la sotie, un pied dans le tragique. L'auteur qui, à ses heures, pratique la caricature graphique, montre ici qu'il a la patte caricaturale; et comme, de toute évidence, il a naguère sucé une « s'Hussett » surréaliste, ses pastiches des avant-gardes littéraires sont excellents.

Ce n'est pas une des moindres originalités du livre que le contraste agile — et un peu acide ! — entre les évocations (ou invocations) lyrico-philosophico-érotiques et les grotesques qui les encadrent; on retrouve ainsi jusque dans la présentation, les libertés et nouveautés plus ou moins explosives que se permet l'art d'aujourd'hui — tout cela d'ailleurs dans un style qui ne cherche pas l'hermétisme ou l'obscurité et s'accommode généralement très bien des « mots de la tribu ».

*Récit pudique* a, dans sa complexité un peu déroutante, de quoi intéresser un lecteur moderne. Qu'il soit attiré par les cristallisations d'un songe obsessionnel ou par la représentation caricaturale d'un monde discordant ou par un mode d'expression très particulier, il retrouvera, sous ces diverses formes, le mélange d'angoisse et de dérision si caractéristique de la pensée contemporaine, mais aussi, en filigrane, la tentative

authentique de quelqu'un qui veut faire face à l'absurde et tenter d'en triompher.

HÉLÈNE LARIVIÈRE

### ÉCRIVAINS DU MAGHREB

« Nous écrivons le français, nous n'écrivons pas en français. » C'est ainsi que l'un des romanciers algériens les plus remarquables, Malek Haddad, résume la démarche d'un certain nombre d'écrivains maghrébins d'expression française. Depuis quelques années, les romanciers, les poètes, les essayistes de Tunisie, du Maroc et d'Algérie ont ajouté un nouveau domaine au territoire, déjà vaste, de la littérature française. L'anthologie<sup>1</sup> qui vient d'être publiée sous la direction d'Albert Memmi nous permet de mesurer la richesse de cet apport dans toute sa diversité et dans toute sa complexité. Les préoccupations d'un certain nombre de ces écrivains rejoignent celles de plusieurs poètes et romanciers canadiens. Il faut se méfier cependant des analogies simplistes et ne point perdre de vue que malgré l'identité de certaines revendications et les ressemblances des dualités linguistiques et culturelles, il y a loin du continent américain à l'Afrique. Du reste, les écrivains nord-africains ne sont nullement unanimes dans la description qu'ils donnent de leur condition et dans les conclusions qu'ils tirent des circonstances politiques, sociales et historiques de leurs pays.

Cette littérature est intimement liée aux événements. Le besoin d'assumer l'Afrique du Nord, de ne plus en faire un simple décor, en a souvent fait une arme de combat.

À l'exigence d'une redécouverte de la réalité nord-africaine se mêlait celle de la transformer. Le premier problème, et il est essentiel, qui s'est posé à chacun des écrivains nord-africains, est celui de la langue. Comme dit Haddad: « Les mots, nos matériaux quotidiens, ne sont pas à la hauteur de nos idées et encore bien moins de nos sentiments. Il n'y a qu'une correspondance approximative entre notre pensée d'Arabes et notre vocabulaire de Français ». Et Haddad de conclure: « La littérature maghrébine d'expression française est transitoire, condamnée à disparaître aussitôt que les Nord-Africains apprendront à manier leur propre langue, l'arabe ».

Memmi, juif et tunisien, qui a lui aussi choisi le français comme outil linguistique, est d'accord avec son collègue Haddad, algérien, musulman, arabo-berbère: « Progressivement, l'ensemble des œuvres à naître en Afrique du Nord, appartiendrait à la langue du plus grand nombre, c'est-à-dire l'arabe... On

1. *Anthologie des écrivains maghrébins d'expression française*, sous la direction d'Albert Memmi, Paris, Editions Présence africaine, 1964, 298 p.

l'oublie trop, si l'on excepte une couche assez mince, les Nord-Africains ne sont pas de langue française ».

Ce n'est pas tout à fait l'avis de Kateb Yacine, l'un des poètes les plus remarquables de l'Algérie: « Nous avons une dimension arabe comme nous avons une dimension africaine, mais l'Algérie n'est pas là. Sa spécificité, il ne faut pas la rechercher dans l'arabisme. Ainsi, je pense que le fait, pour les Slaves, de rechercher une espèce de mythe de la slavitude, c'est valable à l'état sentimental, mais négatif. Je suis arabe, je parle arabe, je suis très ému quand j'entends des chansons arabes, ma mère chantait des berceuses en arabe, mais je pense que c'est un faux problème. J'éprouve donc quelques réserves à l'égard des affirmations sur l'arabisation. Les Kabyles ont une langue, les Chaouïas ont une langue. Cependant il faut qu'ils aient accès à l'arabe et qu'ils aient accès au français; c'est très important parce que nous disposons de beaucoup de véhicules, pourquoi nous priver d'un de ces véhicules, pourquoi absolument n'en utiliser qu'un seul ».

Issu d'un mariage mixte, Henri Krea, algérien et nationaliste, poète, romancier, dramaturge, tente de concilier les deux cultures. Il est convaincu que la voie qui s'ouvre devant la littérature algérienne est celle d'une intégration dans le mouvement universel sans nier pour cela sa spécificité. Une littérature proprement algérienne possède, d'après lui, une écriture aussi différente du français que l'écriture américaine l'est de l'anglais.

Il n'y a pas que cette non-coïncidence entre la langue maternelle et la langue de culture. Les Nord-Africains, héritiers d'une grande civilisation, de religion musulmane, appartiennent à un pays sous-développé, colonisé par les Français, ceux-là mêmes dont ils admirent la culture. La dualité atteint les profondeurs de l'âme. Possèdent-ils les moyens de surmonter cet affrontement qu'ils éprouvent quotidiennement entre l'Orient et l'Occident, la France chrétienne et l'Afrique du Nord musulmane et féodale ?

Comment le jeune Kabyle réagit-il à la vie parisienne ? La tentation est grande de nier son village natal ou de l'embellir de toute sa nostalgie.

Le romancier Mouloud Feraoun évoque avec émotion les élans contradictoires qui tiraillent le jeune Kabyle perdu dans la grande métropole française: « Lorsqu'il était à Paris et qu'il lui arrivait parfois de songer à son village, il imaginait ce village comme un petit point insignifiant, loin, au-delà des splendides horizons, un coin sauvage, obscur et malpropre où se terraient des êtres connus, pitoyables, que l'imagination enlaidissait jusqu'à les rendre grotesques. Et le voilà, à présent, parmi eux ! Et chose curieuse, il s'y sent bien. Il n'est pas

dans un pays de mauvais rêves. C'est l'autre pays, celui qu'il vient de quitter, qui est, lui, imaginaire et l'écrase de sa magnificence. Il voit bien, maintenant, qu'il était tout petit, là-bas, minuscule ! Ici, tout est à sa mesure, les hommes et les choses ».

Et Malek Haddad, qui s'est initié à la poésie de René Char et à la musique de Beethoven, demeure fidèle aux pauvres gens de son pays si méprisé: « Je suis comme les autres et mes bachots n'ajoutent rien, n'enlèvent rien ... Je dis ma mère comme ils disent leur mère. J'embrasse mes enfants comme ils embrassent leurs enfants. Je crains une rafle comme ils craignent les rafles. Je suis comme les autres. Tout me rattache à eux, tout m'identifie à eux. Je ne suis moi-même qu'avec eux. L'arbre a choisi sa forêt, la note sa symphonie. Les seuls à me comprendre réellement, les miens ».

Cette littérature, on le voit, est née de profondes contradictions. C'est le Français qui est l'opresseur, le colonisateur, mais c'est la culture française qui est l'instrument de libération et d'épanouissement. Le retour aux sources est une indispensable étape dans toute renaissance culturelle. Et c'est en français que les écrivains algériens dessinent les traits de leurs visages d'Arabes. Contradictions toutefois plus apparentes que réelles. L'une des conditions de l'universalité, n'est-ce pas la fidélité à soi ? En littérature, seule l'œuvre accomplie, réalisée, compte. C'est la réponse éloquente, unique, à toutes les contradictions, et si la littérature maghrébine est une littérature d'interrogation, elle est également celle de l'affirmation car elle est née de la foi et de la dignité retrouvée.

Le lecteur canadien tirera sans doute deux conclusions de cette anthologie: la langue française peut exprimer toutes les situations et tous les sentiments et il n'est pas nécessaire d'être né en France pour la maîtriser; et la deuxième leçon: c'est en se soumettant à cette langue, instrument d'expression idéal, en en respectant les règles, qu'on peut le mieux s'en servir.

NAÏM KATTAN

#### LA MORALE DE LA PASSION

Un visage mystérieux qui se dérobe, une âme en quête de soi qui se cherche à travers ses personnages: Sigrîd Undset !

Faute de biographie féconde Nicole Deschamps est partie à la découverte de l'auteur<sup>1</sup> et de ses héroïnes ensemble, l'une par les autres, et au-delà à la découverte de « la femme ». Pour chacune le problème se pose « en termes de libération

1. Nicole Deschamps, *Sigrîd Undset ou la morale de la passion*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1966, 192 p.